

Le point de vue sémiologique

Jean-Jacques Nattiez

Numéro 5, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800036ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800036ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0315-4025 (imprimé)

1920-1346 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nattiez, J.-J. (1975). Le point de vue sémiologique. *Cahier de linguistique*, (5), 49–76. <https://doi.org/10.7202/800036ar>

LE POINT DE VUE SÉMIOLOGIQUE

1. La sémiologie existe-t-elle ?

La sémiologie est encore à la mode. Il se pourrait que dans un proche avenir elle ne le soit plus, et qu'alors elle n'intéresse que ceux qui ont compris en profondeur quels types de problème elle permet de poser. Le premier congrès de l'Association internationale de sémiotique (Milan, juin 1974) a fait apparaître une telle diversité de notions, de méthodes et de champs étudiés qu'il n'est pas exagéré de se demander si cette discipline existe. Entendons-nous. Pour parler de l'existence d'une science autonome, il faut au moins deux conditions : qu'elle ait un domaine propre et un corpus original de méthodes reconnues. La linguistique répond parfaitement à ces exigences : elle a pour domaine le langage humain, et ses diverses branches — phonétique, phonologie, morphologie, syntaxe — ont développé des ensembles de méthodes (commutation, segmentation, distribution, écriture de règles génératives) qui peuvent faire l'objet de discussions, mais qui sont reconnues par des groupes ou des communautés de chercheurs.

C'est pourquoi il peut être hasardeux pour le pédagogue qui enseigne la sémiologie en général ou la sémiologie d'un domaine particulier, d'affirmer trop fortement l'existence de sa discipline, à moins que la dénomination magique de celle-ci ne lui serve d'estampille pour se distinguer ou pour promouvoir une approche dont il essaiera de démontrer la nouveauté.

Le présent article se propose de procéder à un bilan de ce qui, à travers les différentes recherches menées sous le nom de sémiologie, pourrait permettre d'affirmer l'existence d'une pareille discipline.

2. Le mot "sémiologie"

Et tout d'abord, y a-t-il un consensus sur le nom même de cette discipline ? On entend parler de *sémiologie*, de *séméiologie*, de *sémiotique*, en anglais de *semiotics*. Le terme de *séméiologie* semble réservé à cette branche des sciences médicales qui étudie les symptômes. Si le terme de *sémiologie*, comme celui de *semiotics* en anglais, désigne toujours une discipline, en revanche, le terme de *sémiotique* a renvoyé, dans la littérature, tantôt à la discipline — il est dérivé du mot grec *σημειωτική* — [et c'est un anglicisme], tantôt à l'objet de la sémiologie : une *sémiotique* (c'est le terme utilisé par Hjelmslev (1943) dans ses *Prolégomènes*) ou *sémie* (l'expression est de Buyssens, 1943) désigne le système de signes proprement dit (sur cette définition, cf. Metz, 1966). Mais à part cette différence d'usage (la discipline et l'objet) qui peut tromper, le choix entre les vocables de *sémiologie* et de *sémiotique* lorsqu'il s'agit de la discipline est une question de goût purement personnelle, à moins qu'on ne décide, *par convention*, de donner à ces deux termes deux significations distinctes.

Les différences de signifiants n'ont donc qu'une importance relative. Ce qui importe, c'est ce que l'on met derrière eux. Il est possible, au moins, de dresser une liste des définitions de la sémiologie, exercice de sémantique qui implique une description de la conception que l'on se fait de cette discipline.

3. La conception saussurienne

Il fut une période où l'on ne pouvait écrire un article sémiologique sans citer rituellement la formule célèbre de Saussure : "On peut concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerions *sémiologie* (du grec *σημα*, "signe"). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe

pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains." (1922, p. 33). À ce texte de base, il convient d'ajouter ceux-ci : "Le problème linguistique est avant tout sémiologique. [...] Si l'on veut découvrir la véritable nature de la langue, il faut la prendre d'abord dans ce qu'elle a de commun avec tous les autres systèmes du même ordre. [...] Par là, non seulement on éclairera le problème linguistique, mais nous pensons qu'en considérant les rites, les coutumes, etc., comme des signes, ces faits apparaîtront sous un autre jour, et on sentira le besoin de les grouper dans la sémiologie et de les expliquer par les lois de la science." (1922, p. 34-35). "Les signes arbitraires réalisent mieux que les autres l'idéal du procédé sémiologique ; c'est pourquoi la langue, le plus complexe et le plus répandu des systèmes d'expression, est aussi le plus caractéristique de tous ; en ce sens la linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier." (1922, p. 101).

L'étude détaillée de la pensée sémiologique de Saussure — comme de tous les auteurs que nous allons être amené à citer ici — mériterait au moins un long article. Mais les concepts sémiologiques ont une histoire, ils sont situés dans l'histoire, et l'histoire du projet sémiologique reste à écrire. À partir des seuls extraits reproduits ici, disons tout de même ceci :

- Saussure situe la sémiologie dans le cadre de la psychologie, car elle est la "science-pilote" des sciences humaines au moment où il prononce son *Cours* ; un peu comme l'a été la linguistique, en Europe, dans les années 60. On notera toutefois que, sur ce point, les éditeurs du *Cours* ne sont peut-être pas fidèles ; si l'on se réfère à la *Classification des sciences* de Naville, citée à la note 2 de la

page 33 du *Cours*, on lit en effet : "M. de Saussure insiste sur l'importance d'une science très générale, qu'il appelle *sémiologie* et dont l'objet serait les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie." (Cité par T. de Mauro, édition critique du *Cours de linguistique générale* [C. L. G.], 1972, p. 352.)

- La contradiction n'a qu'une importance relative car les exégètes de Saussure ont insisté à la fois sur son psychologisme : "Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique." (1922, p. 98), et son sociologisme : "En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup ce qui est social de ce qui est individuel." (1922, p. 30).
- La sémiologie apparaît comme l'étude des signes (ce qu'ils sont), de leurs différences et ressemblances et de leur fonctionnement (les lois qui les régissent). Saussure parle plus loin de *systèmes* de signes : on le sait, même si l'auteur n'a jamais utilisé le mot de structure, la notion de valeur, centrale dans l'économie du *Cours*, légitime, dans une perspective saussurienne, la description des domaines comme des systèmes d'éléments interdépendants.
- La sémiologie englobe la linguistique. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici un article trop peu cité de l'un des éditeurs du *Cours*, Séchehaye, qui, dès 1917, soulignait que les principes de base de la doctrine de Saussure (la distinction langue/parole, la notion de valeur et son caractère différentiel), puis les autres dichotomies célèbres (signifiant/signifié, synchronie/diachronie, syntagme/paradigme), n'intéressent Saussure que dans la mesure où ils débordent la seule linguistique pour atteindre la sémiologie : "La langue n'est qu'un cas particulier — le plus important peut-être — d'un cas général, et les problèmes qui la concernent doivent être considérés avant tout comme des problèmes de sémiologie. [...] En quoi consiste le caractère spécial de la sémiologie ? ...

Toute sémiologie est essentiellement une science des valeurs" (Séchehaye, 1917, p. 13-14). Dans la mesure où Séchehaye est un interprète privilégié et autorisé de la pensée de Saussure, il n'est pas aberrant de soutenir que le *C. L. G.* est avant tout un traité de sémiologie générale.

- La linguistique pourrait servir de point d'appui pour la construction de la sémiologie : on notera que la raison n'est pas, comme plus tard chez Barthes, d'ordre historique (le retard de la sémiologie sur la linguistique), mais tient au fait que le signe dont la sémiologie doit se préoccuper est essentiellement *arbitraire*, et c'est le langage humain (si l'on met de côté les onomatopées) qui en présente le type le plus parfait.

On voit donc qu'il est possible de tirer, des définitions programmatiques de Saussure, les directions de recherches suivantes :

- a) la typologie des différentes espèces de signes (qu'est-ce qu'un indice, un symptôme, un signal, un symbole, etc. ?) ;
- b) la comparaison des différents systèmes de signes entre eux, en particulier avec le langage (ce que, à la suite de Saussure et de l'enseignement de Mounin, nous appelons la sémiologie comparée) ;
- c) l'analyse systématique (on dirait aujourd'hui "structurale") d'un champ sémiotique donné ;
- d) l'utilisation des instruments de la linguistique pour la description de domaines qui ne sont pas nécessairement linguistiques.

Si l'on ne peut pas dire que la typologie des signes est une recherche typiquement saussurienne — il y a eu des classifications de signes bien avant Saussure, notamment aux XVII^e et XVIII^e siècles —, en revanche les trois autres directions trouvent dans le *C. L. G.* leur source et leur justification.

4. La postérité saussurienne

Le *Cours de linguistique générale* aura donc ouvert toute une lignée de recherches sémiologiques où les tentatives pour construire cette science ne sont pas menées indépendamment de la linguistique. C'est le cas des travaux de sémiologie des arts du Cercle linguistique de Prague, peu connus en raison des barrières linguistiques (on en trouvera un panorama dans Matejka, 1975, et une bibliographie dans Osolsobě, 1973) : ils portent essentiellement sur la littérature (cf. en particulier l'oeuvre de Mukařovský), mais aussi sur le folklore (Bogatyrev), le théâtre (Bogatyrev, Honzl, Veltruský), la musique (Sychra), le cinéma (Jakobson). Et c'est à la fois Saussure et le Cercle de Prague que Hjelmslev cite lorsqu'il envisage la possibilité d'une sémiologie (1971, p. 136).

En France (ou plus exactement, en langue française), on peut dire que la postérité saussurienne s'est manifestée, entre 1940 et 1960, selon deux directions.

Il y a d'abord le courant qui se reconnaît sous l'étiquette de "sémiologie de la communication" et dont la filiation est aisée à retracer. 1939 : l'important article de Charles Bally, "Qu'est-ce qu'un signe ?" ; 1943 : la plaquette d'Eric Buyssens, "les Langages et la discours" ; 1949 : l'article d'André Martinet où il fonde la distinction entre le langage humain et les autres systèmes de signes sur le critère de la double articulation ; 1959 : le texte de Georges Mounin sur "les systèmes de communication non linguistiques et leur place dans la vie du XX^e siècle". Il y aura plus tard l'article de Prieto sur la sémiologie, dans l'"Encyclopédie de la Pléiade" ; son livre, *Messages et signaux* (1966) ; la réédition du livre de Buyssens (1967) ; le recueil des articles de Mounin (1970) et, plus récemment, l'ouvrage d'initiation de Jeanne Martinet (1973).

Mais, parallèlement, se dessine un courant sémiologique où il est largement fait usage de la linguistique, même si on ne le doit pas à des linguistes.

1949 : l'anthropologue Claude Lévi-Strauss publie les *Structures élémentaires de la parenté* ; l'auteur a suivi pendant la guerre les cours de phonologie de Roman Jakobson, à l'École des Hautes Études de New York, et l'analyse phonologique a influencé sa manière de décrire les relations de parenté ;

1955 : Lévi-Strauss présente son premier modèle d'analyse structurale des mythes, fondé sur la distinction entre les axes syntagmatiques et paradigmatiques ;

De 1954 à 1956, le critique littéraire Roland Barthes publie les articles qu'il réunira dans ses *Mythologies* (1957) : le livre s'achève par sa première théorisation sémiologique, "Le mythe aujourd'hui", où l'auteur utilise le signifiant et le signifié saussuriens, et la distinction hjelmslévienne dénotation/connotation.

En 1964, la revue *Communications* publie, avec son numéro 4, l'un des premiers ensembles d'importance sur la sémiologie. Barthes y fait l'analyse d'une image publicitaire et expose ses "Éléments de sémiologie"; Claude Brémont dissèque les structures littéraires dans la lignée de Propp, et Christian Metz se demande si le cinéma est une langue ou un langage.

On ne peut pas dire que la "sémiologie de la communication" se soit constituée en réaction contre — selon l'expression de Martinet — les annexionnistes, c'est-à-dire "ceux qui ne trouvent jamais assez vaste le domaine de leur science" (1970, p. 3). Chez Bally, Buyssens, Prieto et Mounin, la sémiologie est l'étude des signes produits avec une *intention de communication* (d'où le nom de leur "école"). Dans la mesure où le modèle phonologique pragois essaie de montrer comment les structures linguistiques, et tout particulièrement les phonèmes, sont orientées vers la communication, ce modèle devient tout naturellement celui de la sémiologie des systèmes de signes caractérisés par cette intention de communication.

Avec Roland Barthes, la perspective est tout autre : "Prospectivement — puisqu'elle n'est pas encore constituée — la sémiologie a pour objet tout système de signes, quelle qu'en soit la substance, quelles qu'en soient les limites : les images, les gestes, les sons mélodiques, les objets et les complexes de ces substances que l'on retrouve dans des rites, des protocoles ou des spectacles constituent, sinon des "langages", du moins des systèmes de *signification*." (1964, p. 1). Parce que le langage apparaît dans ces systèmes, soit comme composant (cinéma, bandes dessinées, publicité), soit parce qu'il permet de "parler" des systèmes intégralement non linguistiques (photos sans légende, cinéma muet), Barthes va définir la sémiologie comme une "trans-linguistique", puisque, même dans les systèmes non linguistiques, elle rencontre le langage sur son chemin : il faut "admettre dès maintenant, écrit-il, la possibilité de renverser un jour la proposition de Saussure [celle de la page 34, et non celle de la page 101 que Barthes ne cite pas] : la linguistique n'est pas une partie, même privilégiée, de la science générale des signes, c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique" (1964, p. 2).

À partir de ce moment, Mounin allait mener une entreprise systématique et thérapeutique, et pourchasser les usages métaphoriques de la linguistique, chez Barthes, Lévi-Strauss et Lacan tout particulièrement (1970, p. 181-214). Une phrase résume particulièrement bien son point de vue : "Examinons si et comment Lévi-Strauss a démontré que le système de parenté est un système de communication. Ce serait au moins la justification partielle du droit d'appliquer le modèle linguistique formel ici, dans la mesure où le langage est un système de communication et possède des caractéristiques structurales qui lui sont communes avec les autres systèmes de communication." (1970, p. 207). Mounin fait alors de la *sémiologie comparée* du langage et du domaine non linguistique étudié, la condition préalable de l'utilisation du modèle linguistique pour l'analyse du domaine en question. Nous avons montré ailleurs (Nattiez, 1973) et dans tous nos travaux sur la sémio-

logie musicale (1976), que cette phase comparative était propédeutique à la transposition, non seulement du modèle phonologique fonctionnel comme chez Mounin, mais de *tout* modèle linguistique.

Et il faut dire que l'entreprise de Mounin est particulièrement justifiée lorsqu'on lit ces propos de Madame Kristeva (qui n'écrit jamais si clairement que lorsqu'elle se choisit un pseudonyme) : "Si la réflexion dans les divers domaines de l'activité humaine tend vers une exactitude et une rigueur sans précédent, elle cherche à s'appuyer sur le plus rationalisé de ces domaines. Il se trouve que c'est la linguistique qui, parmi les sciences traitant de la pratique humaine, s'est construite la première comme une science exacte, en limitant au maximum, comme nous l'avons vu, l'objet qu'elle s'est donné pour étude. Les sciences humaines n'ont donc qu'à transposer cette méthode dans les autres domaines de l'activité humaine, en commençant par les considérer comme des langages. On voit que toute science humaine est ainsi, implicitement au moins, rattachée à la sémiotique, ou autrement dit, que la sémiotique, comme science générale des signes et des systèmes signifiants, imprègne toutes les sciences humaines : la sociologie, l'anthropologie, la psychanalyse, la théorie de l'art, etc." (Joyaux, 1969, p. 285). Viande, je te baptise carpe, et vogue la galère d'une science impérialiste !

5. Les recherches sémiologiques non linguistiques

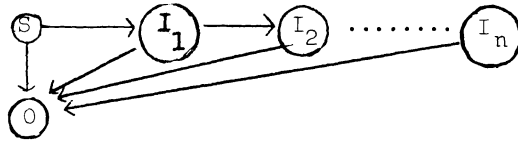
Il serait faux de penser que Saussure constitue, pour la sémiologie, un commencement absolu. Même si, en France, la sémiologie, jusqu'à ces dernières années, se concevait mal autrement que comme une "sémiolinguistique" — pour reprendre une expression que l'on doit, sauf erreur, à René Lindekens —, la réflexion sur le signe n'est pas l'apanage des linguistes. Jakobson fait remarquer que la conception saussurienne du signe verbal "comme unité indissoluble de deux constituants — le signifiant et le signifié — [...] était entièrement reprise de la théorie stoïcienne, vieille de douze cents ans. [...] On

trouve dans les écrits de saint Augustin une adaptation et un développement plus poussé des recherches des stoïciens sur l'action des signes (σημείωσις), avec recours à des termes calqués du grec, le *signum* par exemple doit être constitué par le *signans* et le *signatum*" (1966, p. 22). Si on laisse de côté la sémiotique médicale des Grecs, il y avait déjà, chez les stoïciens, une distinction claire entre trois branches du savoir : la physique, l'éthique et la sémiotique qui seront reprises par Locke, au XVIII^e siècle, dans son *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Y correspondent : la physique, ou philosophie naturelle — "la connaissance des choses telles qu'elles sont dans leur propre existence" — ; la pratique, ou morale — "les règles qu'il faut observer pour avoir une conduite juste" — ; enfin, la sémiologie, ou logique — elle permet de "considérer la nature des signes dont l'esprit se sert pour entendre les choses, ou pour transmettre aux autres ses connaissances. Peut-être que si l'on considérerait distinctement et avec tout le soin possible cette dernière espèce de science qui roule sur les Idées et les Mots, elle produirait une logique et une critique différentes de celles qu'on a vues jusqu'à présent". La sémiologie ainsi définie porte donc sur les instruments qui rendent possibles les deux autres branches du savoir, la physique et la pratique.

Au XIX^e siècle, Charles Sanders Peirce, philosophe et logicien américain, consacra "toute une vie" à l'étude de "la nature des signes", selon sa propre expression : "Je suis, autant que je sache, un pionnier, ou plutôt un défricheur, dans l'entreprise de déblayer le terrain et de frayer la voie de ce que j'appelle *sémiotique*, c'est-à-dire la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de la *semiosis* possible ; et je pense que le domaine est trop vaste, la tâche trop immense, pour un initiateur." (1867; cité par Jakobson, 1966, p. 23).

Moins connue que la distinction saussurienne signifié/signifiant, plus complexe aussi, la conception peircienne du signe mérite qu'on s'y arrête. Le signe n'est pas, chez lui, dyadique, mais triadique :

"Un signe, ou *representamen*" est "une chose reliée sous un certain aspect à un *second signe*, son "objet", de telle manière qu'il mette en relation un *troisième signe*, son "interprétant", avec ce même objet, et ceci de façon à mettre en relation une quatrième chose avec cet objet et ainsi de suite, *ad infinitum*..." (1932, vol. II ; cité d'après la traduction de Granger, 1968, p. 114). D'où le schéma suivant :



On notera tout d'abord que l'ensemble du signe est lui-même constitué d'éléments qui sont considérés comme des signes : "Que l'objet du signe soit déjà un signe, ou comme le dit Peirce, une "idée", commente Granger, cela veut dire qu'il renvoie non pas à une chose isolée, mais à une structure symbolique dont il est lui-même un élément. Le schéma purement désignatif [c'est-à-dire la relation directe $S - O$, sans passage par les interprétants] n'est en effet qu'un cas limite fictif ; le signifiant renvoie toujours à un objet désigné *par rapport* à d'autres objets, et ces corrélations l'élèvent nécessairement au rang de concept." (Granger, 1968, p. 114-115).

Le *representamen* est donc un point de départ *matériel*, une *chose*, une sorte de *signifiant* si l'on veut, mais à la condition d'enlever à ce terme l'aura psychologique de Saussure qui y voit une réalité mentale, une "image acoustique". L'objet est, là encore si l'on veut, le référent, c'est-à-dire ce à quoi renvoient, dans le monde "réel", le signifiant et le signifié dans la conception triadique du signe chez Ogden et Richards (1923, p. 11), mais à la condition d'admettre que le référent peut être une "réalité" purement conceptuelle (le bonheur, le Québec, fuddle-duddle). C'est pourquoi l'objet visé est déjà un signe, c'est-à-dire une "réalité" qui n'existe, pour l'utilisateur du *representamen*, qu'après le *filtrage* des interprétants. Enfin, les *interprétants*, et c'est là le point capital, ont un statut lâche,

fuyant et infini : "L'interprétant est un *commentaire*, une définition, une glose sur le signe [le *representamen*] dans son rapport à l'"objet". [...] L'association signe-interprétant, par quelque processus psychologique qu'elle se réalise, ne peut être rendue possible que par la communauté, plus ou moins imparfaite, d'une expérience entre le locuteur et le récepteur. Cette expérience, répétons-le, tout en enveloppant le savoir-faire linguistique, effectue sa totalisation aux niveaux les plus différents quant à l'abstraction, la richesse sensible, l'ordre ou la confusion, la précision ou l'à-peu-près. Mais c'est toujours une *expérience* qui ne se réduit jamais parfaitement à l'idée ou objet du signe dont nous avons dit qu'elle était structure. De là le caractère indéfini de la série des interprétants de Peirce." (Granger, 1968, p. 115). Nous aurons plus loin à nous souvenir du caractère laxiste des interprétants lorsqu'il sera question du structuralisme.

Mais la conception triadique du signe ne s'arrête pas là : "Il existe, selon les relations entre le *representamen* et l'objet, trois types de signe : l'icône (*icon*), l'indice (*index*) et le symbole (*symbol*). Dans le premier, il y a tout simplement *ressemblance* entre le signe et l'objet ; dans le second, il y a contiguïté physique entre ce qui désigne et la chose désignée : tel est le cas du doigt de la main lorsqu'il montre un objet, ou du pronom *je* ; dans le troisième, la relation résulte d'une contiguïté instituée et apprise, d'une convention." Nous ne discuterons pas ici l'ensemble de la conception de Peirce, car ces trois catégories peuvent, selon lui, se multiplier à l'infini, si bien qu'il existe un nombre x de types de signe, qui est nécessairement un multiple de 3. Peirce est très certainement l'un des penseurs qui a poussé le plus loin la recherche typologique sur les signes.

À côté de ces recherches spéculatives, il faut mentionner la réflexion des logiciens et des mathématiciens sur la notion de signe et la dimension sémiologique de leur travail. Ce n'est pas vainement qu'un Frege cherche à distinguer en 1892, la *Sinn* et la *Bedeutung*

(1971, p. 102-126), la fonction et le concept, le concept et l'objet. Les praticiens des sciences analytiques, dès qu'ils se préoccupent de les fonder, ne peuvent pas en effet s'interroger sur le statut des signes (ou des symboles comme on voudra) qu'ils utilisent dans leur discipline, en particulier lorsqu'il s'agit de fonder le nombre. "Les mathématiques paraissent ne pouvoir sauver et regagner leur autonomie menacée, écrit Cassirer, qu'en se résolvant à devenir une pure théorie des "signes". Dans les mathématiques modernes, c'est Hilbert qui a tiré cette conséquence avec la plus grande netteté. [...] Il faut toujours, en condition préalable à l'usage de raisonnements logiques et de la manipulations d'opérations logiques, que soient déjà donnés à notre représentation certains caractères intuitifs sensibles." (Cassirer, 1972, III, p. 418-419). Et Hilbert d'écrire : "Les objets de la théorie des nombres sont les signes eux-mêmes dont, d'une façon générale et sûre, on peut reconnaître la forme, indépendamment du lieu et du temps, des conditions particulières de leur production comme des différences minimales dans leur exécution. Voilà la position philosophique solide que j'estime requise pour la fondation des mathématiques comme en général pour toute pensée, compréhension et communication scientifiques : *au commencement — pouvons-nous dire — est le signe.*" (1922, p. 162).

Nous ne sommes pas loin ici de la conception lockienne d'une sémiotique indispensable aux autres branches de la connaissance. Ce n'est pas un hasard si, à la fin du troisième volume de sa *Philosophie des formes symboliques*, "la Phénoménologie de la connaissance", Cassirer commente longuement Hilbert, car non seulement le savoir scientifique ne se construit qu'avec l'aide de signes — voyez les mathématiques, la logique, mais aussi la chimie et la linguistique —, il est lui-même construction symbolique — ou sémiologique, c'est-à-dire construction d'une représentation artificielle du domaine qu'elle analyse, mais distincte de lui et organisée selon des principes qui lui sont propres.

On ne s'étonne pas alors que la recherche sémiologique ne soit pas indépendante de ce courant philosophique important, issu du néo-positivisme de Vienne, qui a tenté de promouvoir l'unification des sciences humaines et des sciences de la nature. En effet, pour cette école, la construction du savoir scientifique n'est pas autre chose que la construction d'un langage artificiel — un système de signes — débarrassé de toutes les impuretés et contradictions (Granger dit joliment "les appogiatures du vécu") du langage naturel. Par leur réflexion épistémologique sur les langages logico-mathématiques et les systèmes formels, Morris, Carnap, Neurath et plus tard Granger, retrouvent le goût du XVIII^e siècle pour "les langues bien faites". Dans ses *Fondements d'une théorie des signes* (1938), Charles Morris écrit : "La science est intimement liée aux signes puisque, d'une part, elle offre aux hommes des signes plus fiables et que, d'autre part, elle organise ses conclusions dans des systèmes de signes." (1974, p. 15). "Il est possible d'englober sans déchet l'étude de la science dans l'étude du langage de la science, puisque l'étude de ce langage implique non seulement l'étude de ses structures formelles, mais celle aussi de ses relations aux objets désignés et aux personnes qui s'en servent. [...] Mais puisque rien ne peut être étudié sans les signes qui dénotent les objets du champ d'étude, une étude du langage de la science doit se servir de signes qui se rapportent aux signes — et la sémiotique doit fournir les signes pertinents et les principes nécessaires à la poursuite de cette étude." (1974, p. 16).

On voit quel est, chez Morris, le lien entre la sémiologie et la connaissance scientifique : d'une part la sémiologie démontre que les objets qu'étudie la science sont des signes (Morris, 1974, p. 16). et que la science s'exprime dans des systèmes de signes particuliers ; d'autre part, la métascience, c'est-à-dire l'épistémologie, doit utiliser la sémiotique comme son organon, puisque, alors, la construction du savoir scientifique n'est pas autre chose que la "traduction" des signes-objets en signes métalinguistiques qui, selon la tripartition

morrissienne aujourd'hui classique, entretiennent entre eux des relations *syntaxiques*, avec l'objet étudié des relations *sémantiques*, et avec les manipulations des signes des relations *pragmatiques*.

Et par un glissement tout naturel, il n'y a plus alors de différence entre la sémiologie et la science comme Gardin l'a écrit en se réclamant explicitement de notre auteur : "Le "message" est aussi présent dans l'ordre de la nature ; et tous les savants se retrouvent, comme le voulait Morris, dans un commun souci d'en donner des traductions approchées au moyen d'une sémiotique qui apparaît bien alors pour ce qu'elle est, à savoir la démarche même de l'analyse scientifique, appliquée à quelque objet que ce soit." (1974, p. 74)¹.

*

Dans l'ensemble de ces démarches ou problématiques sémiologiques et non linguistiques, toute référence aux sciences du langage, par définition, a disparu. On retrouve les préoccupations typologiques, bien entendu. Mais une nouvelle dimension s'est fait jour : celle de la connaissance scientifique, sous la double forme de science proprement dite et d'épistémologie, c'est-à-dire de métadiscours sur cette science. Il semble donc bien que nous soyons ramené aux problèmes du début : la question de la spécificité sémiologique ressurgit. Son lien étroit avec le processus scientifique est une invitation à lui

-
1. L'inventaire des différents courants ou écoles sémiologiques que l'on vient de lire, ne prétend pas à l'exhaustivité. Nous n'ignorons pas, même si nous n'en avons rien dit, les formalistes russes, l'esthétique symbolique américaine (S. Langer), l'école sémiologique de Tartu (Lotman), les recherches de Greimas et de ses élèves à l'École pratique des Hautes Études, le mouvement Tel Quel. En ce qui concerne cette dernière chapelle, toutefois, nous n'avons aucun remords, car la logomachie qui, jusqu'à une date récente, y tenait lieu de pensée cohérente et organisée, ne mérite que le silence glacé de la page blanche.

poser de nouveau la question : la sémiologie a-t-elle un objet propre ? possède-t-elle un corpus méthodologique original ?

6. L'émiettement de la sémiologie

La sémiologie, dans son sens étymologique, serait donc la science des signes. Si l'on regarde une bibliographie de sémiologie ou, plus simplement, le programme du premier congrès de l'Association internationale de sémiotique, on est frappé par la multiplicité des domaines où peut apparaître la notion de signe : le langage humain, au premier chef, mais aussi les langages animaux, les signaux conventionnels (maritimes, aériens, du code de la route, etc.), l'écriture, les langages formels, les langages scientifiques, le geste, le monde social et celui de l'inconscient, et les arts (affiche, image, peinture, photographie, cinéma, télévision, théâtre, architecture, musique et littérature sous toutes ses formes).

Est-il raisonnable de penser que ces domaines aussi différents puissent présenter des types de signe constants d'un domaine à l'autre, *tels qu'une méthodologie unifiée puisse fonctionner de la même manière pour les signes de la logique et ceux de l'image télévisuelle*, par exemple ? Encore faudrait-il pour cela que les philosophes et les sémiologues s'accordent sur ce qu'ils entendent par "signe".

Examinons un instant les différentes typologies auxquelles nous avons fait allusion. L'oeuvre de Saussure en contient une, relativement peu élaborée (il en fait un axe de travail pour l'avenir) : il distingue entre le signe arbitraire et le symbole. Dans le premier, il n'y a pas de rapport analogique entre le signifiant et le signifié ; dans le second (l'exemple privilégié est celui des onomatopées), il y en a un. On a récemment publié un petit ouvrage bibliographique d'une centaine de pages (Koerner, 1972) qui ne contient que la liste des articles discutant la conception saussurienne du signe. C'est qu'elle ne cesse de provoquer des difficultés. Saussure parle indifféremment de signe arbitraire ou de signe conventionnel. Ce n'est pas la même chose :

on peut très bien par convention (notion externe au signe) — l'établissement des signaux du code de la route — décider d'adopter un signe symbolique, c'est-à-dire dans lequel il y a un lien entre la forme du signe et ce qui est représenté (notion interne au signe) — c'est le cas de tous les signaux de virage ou de croisement, par exemple. De plus, il y a des degrés dans l'arbitraire : ne peut-on pas dire que le mot "enseignement" est motivé par rapport à "enseigner" ? On connaît le célèbre article d'Émile Benveniste (1939) qui a montré que le rapport arbitraire n'est pas entre le signifiant et le signifié, mais entre le signe et le référent. La situation n'est pas plus claire si l'on se tourne vers la trilogie peircienne de l'icône, de l'indice et du symbole. Mais, cette fois, pour une raison donnée par Peirce lui-même : "Ce n'est pas, écrit Jakobson, la présence ou l'absence absolues de similitude ou de contiguïté entre le signifiant et le signifié, ni le fait que la connexion habituelle entre ces constituants serait de l'ordre du fait pur ou de l'ordre de l'institutionnel pur, qui sont au fondement de la division de l'ensemble des signes en icônes, indices et symboles, mais seulement la prédominance de l'un de ces facteurs sur les autres. C'est ainsi que ce savant parle "d'icônes pour lesquelles la ressemblance est assistée par des règles conventionnelles." (1966, p. 26). Nous venons d'en donner un exemple.

Une distinction classique en littérature porte sur le signe ou le signal, et l'indice. Dans la perspective de la sémiologie de la communication, le signal est un indice produit volontairement pour servir de signe, pour manifester une intention de communication (Mounin, 1970, p. 14). Dans la classification proposée par Paulus (1969), le signal déclenche le comportement qui y correspond (les feux de circulation, les sonneries de caserne) ; l'indice, au contraire, est moins lié à l'action qu'à la connaissance : il nous renseigne sur un fait, sur des circonstances. Il y a des pas sur la neige : quelqu'un a marché. Il y a des nuages : il pleuvra bientôt. À noter que la sémiologie de la communication confond pratiquement le signe et le signal, alors que Paulus les distingue.

Pourquoi toutes ces difficultés ? C'est que, dans la description typologique des signes, il est toujours possible de faire apparaître et de thématiser une *variable* nouvelle, un trait distinctif si l'on veut, au moyen de laquelle on définit une nouvelle catégorie. Saint Thomas distingue entre les substituts, les symptômes et les signes ; la logique de Port-Royal distingue entre les signes certains et les signes probables, les signes joints aux choses et les signes séparés des choses, les signes naturels et les signes d'institution ; Condillac introduit la notion de signe accidentel, etc. On peut jouer ainsi à l'infini, on peut *toujours* faire intervenir une nouvelle variable.

Qu'est devenue la notion de signe, dans tout cela ? Au-delà du babélisme de ces typologies variées, "il vaut sans doute mieux, écrit Molino, choisir le terme le plus neutre — celui de "renvoi" proposé par Granger — qui se borne à suggérer le caractère relationnel du signe : ce que les scolastiques désignaient par l'*ordo ad alterum*, qui implique en même temps liaison et dissociation de deux éléments" (1975). On est ainsi renvoyé à la formule générale *aliquid stat pro aliquo* qui évoque bien ce qu'est la représentation et l'évocation, mais qui, par elle-même, n'en décrit pas les modalités.

La sémiologie semble donc ne pas avoir de domaine bien délimité : le signe est partout. Elle ne semble pas avoir d'objet bien défini : le signe consiste en un renvoi, et le renvoi s'exerce à chaque instant où nous pensons, percevons, réagissons, etc. On peut alors se tourner vers une autre orientation de la sémiologie que nous avons citée plus haut ; nous demander si elle a pour objet les *systèmes* de signes ?

Il n'y a pas si longtemps que l'on posait encore le signe "=" entre structuralisme et sémiologie : "Et nous disons — et c'est la seule façon de ne pas tomber dans la confusion — que *sous le nom de structuralisme se regroupent les sciences du signe, des systèmes de signes.*" (Wahl, 1968, dans Sperber, 1973, p. 12). Ou encore : "Les structuralistes ont en fait cherché à définir les bases d'une science des

signes qui inclurait non seulement les langages mentionnés, mais tout système de signes. Dans notre optique, il y a donc identité de perspective entre le structuralisme et la sémiologie. Les deux termes deviennent dans le contexte synonymes." (Tremblay-QuérIDO, 1973, p. 8-9). Rien n'est moins sûr. Et pour deux raisons.

D'abord parce qu'il n'est pas acquis que le structuralisme rende compte du domaine étudié en tant que constitué de signes : "[Dans la sémiologie structuraliste] écrit Dan Sperber, en dépit d'une terminologie empruntée à la linguistique, les symboles n'y sont pas traités comme des signes. Le signifiant symbolique, affranchi du signifié, n'est plus un signifiant que par une métaphore douteuse dont le seul mérite est d'éluder le problème de la nature du symbolisme, non de le résoudre." (1974, p. 64). Car, que cherche le structuralisme ? Il cherche à réduire les éléments d'un domaine dont on fait *a priori* l'hypothèse qu'il est un système, à un jeu de marques corrélatives. "On appellera structure, dit excellemment Granger, un ensemble d'éléments quelconques — donc abstraits — entre lesquels, ou entre certains sous-ensembles desquels on aura défini des relations, également abstraites, c'est-à-dire indépendantes des contenus intuitifs éventuels des éléments ou sous-ensembles considérés.[...] Le point essentiel qu'il faut retenir ici, c'est que la caractérisation des "objets" ainsi structurés (éléments ou parties de l'ensemble de départ) est absolument extrinsèque, c'est-à-dire qu'elle s'exprime totalement dans les relations instituées entre eux, sans qu'apparaissent jamais des propriétés intrinsèques, qui qualifient un élément comme en soi." (1965, p. 254). C'est pourquoi, comme l'écrit Ricoeur, "dans un tel système, il n'y a plus de signification — si l'on entend par là le contenu propre d'une idée considérée en elle-même — mais des valeurs, c'est-à-dire des grandeurs relatives, négatives et oppositives" (1969, p. 246). Un structuralisme bien compris n'est pas une discipline qui fait apparaître la relation, en quelque sorte verticale, entre le signifiant et le signifié, ou entre le *representamen* et les interprétants, mais qui cherche à caractériser de la

manière la plus abstraite possible la *relation* "horizontale" qui existe entre les signes. Cela ne veut pas dire — toute l'oeuvre de Lévi-Strauss prouve le contraire — que l'on ne tienne pas compte, en posant les relations, de la *substance* (phonétique, lorsqu'il s'agit de phonologie structurale, sémantique, lorsqu'il s'agit d'analyse structurale des mythes, de la littérature ou du langage), mais la relation sémiotique à l'oeuvre dans le signe n'est plus l'objet propre de la recherche.

Il y a une deuxième raison qui nous fait douter que la sémiologie puisse se ramener au structuralisme : les systèmes que le structuralisme cherche à mettre en évidence, n'existent, à notre avis, que dans l'esprit de ceux qui les construisent. Il ne s'agit pas ici d'une position polémique contre des chercheurs qui — nouvelle incarnation des philosophes idéalistes — se bâtiraient des palais d'idées en dépit de la réalité des "faits". Nous pensons seulement que, si, de manière générale, le processus sémiotique, ce que Morris appelle la *semiosis*, ce phénomène difficilement définissable de *renvoi*, est correctement décrit chez Peirce par l'association indéfinie, à un *representamen*, d'interprétants variables selon les personnes, les époques et les cultures, alors le structuralisme est antisémiologique.

Il suffit d'examiner, dans l'optique peircienne, n'importe quelle description structurale — qu'il s'agisse d'un réseau de relations logiques entre des catégories sensibles chez Lévi-Strauss ou des concepts placés aux angles d'un carré logique chez Greimas — pour constater que, parmi l'infinité des interprétants possibles qui rendent compte du corpus étudié, le structuraliste n'a retenu que ceux qui présentent des relations privilégiées de symétrie, de dissymétrie, d'équilibre ou d'opposition.

Alors, où pourrait se situer la spécificité de l'*objet* sémiologique sinon dans son enseignement ? Récemment dans un article consacré à la musique mais dont le propos concerne tout autant l'anthropologue

et le linguiste (1975), Molino a fait l'exposé de la tripartition qu'il établit entre ce qu'il appelle les niveaux poïétiques (point de vue du producteur du "message"), neutres (analyse immanente du "message") et esthésiques (analyse de la réception du "message") de l'analyse. Sa thèse, c'est que dans le renvoi qu'effectue le *representamen* vers son objet, se mêle une infinité d'interprétants qui concernent trois dimensions absolument distinctes de l'objet : le pôle de sa production, celui de sa réception et ses "structures" immanentes. Si l'on donne au mot "symbolique" le sens très général qu'il a chez Cassirer et chez les psychologues², l'existence des trois dimensions de Molino serait un élément tout à fait primordial de la spécificité de la *semiosis*.

Sous l'influence de la linguistique qui a privilégié, jusqu'à aujourd'hui, l'analyse du niveau immanent (le niveau neutre de Molino), et dans la mesure où, précisément, il la prenait comme modèle, le structuralisme a donc enlevé de son champ descriptif les pôles poïétiques et esthésiques. Cela ne veut pas dire qu'il les ignore : l'intention de communication du fonctionnalisme est résolument poïétique, et lorsque le structuralisme de Lévi-Strauss se veut "une logique de la perception esthétique" (Simonis), il s'intéresse bien à l'esthétique. Le problème vient du fait que ces démarches semblent ignorer, d'une part, que les processus poïétiques, au-delà du message, ne garantissent pas, du côté de l'esthétique, des processus perceptifs qui en soient le reflet inversé ; d'autre part, que les trois dimensions sup-

-
2. Il faudrait un article entier pour examiner les différents sens des mots "symbole", "symbolisme", "symbolique". Le symbole de Peirce correspond à peu près au signe arbitraire de Saussure, et le symbole de Saussure à l'icône de Peirce. Nous donnerons, de la fonction symbolique, celle que propose Mounin : "Toute fonction de suppléance mentale, c'est-à-dire toute aptitude à utiliser tout objet d'une perception, associé de manière naturelle ou conventionnelle à un objet ou à une situation, comme susceptible de se substituer à cet objet ou à cette situation chaque fois que leur saisie directe est difficile ou impossible." (1970, p. 70).

posent des modes de description différents, adaptés à la spécificité de chacun des pôles. Molino aime citer l'exemple particulièrement éclairant de la phonétique : on n'utilise pas les mêmes instruments méthodologiques pour décrire la production des sons (phonétique articulatoire), leur réalité matérielle (phonétique acoustique) et leur perception (phonétique auditive). Il n'y a aucune raison de penser qu'il en aille différemment pour l'un quelconque des domaines symboliques que la sémiologie pourrait revendiquer comme objet : qu'il s'agisse des systèmes formels et logico-mathématiques — aussi rigoureux que possible, mais tout de même créés par des hommes —, du langage, de la littérature, des arts, des mythes ou de la religion, ou rencontre toujours des phénomènes concrets dont on peut faire l'analyse immanente mais qui ont été produits et perçus par des êtres humains. Si telle est bien la base de la nature du symbolique, la sémiologie a pour tâche de démêler, dans l'analyse du corpus choisi, ce qui revient au producteur, au message et au récepteur.

On voit alors comment poser la question des méthodes propres à la sémiologie. Lorsque, dans la perspective structuraliste, celle-ci limitait son champ d'action au seul niveau immanent, elle a pu légitimement se tourner vers les instruments linguistiques, forts de leur expérience d'analyse intrinsèque. Toute la question était de savoir jusqu'où on pouvait aller trop loin dans la transposition des modèles linguistiques aux domaines non linguistiques : nous avons consacré tout un livre à l'examen de cette question dans le cas de la musique (1976). Le problème qui surgit aujourd'hui, c'est de déterminer et de mettre au point les types d'instrument dont on a besoin pour rendre compte de la poïétique et de l'esthétique, et, dans un avenir encore plus éloigné, d'envisager les modes d'articulation entre les trois niveaux de description.

7. Le point de vue sémiologique

On peut alors tenter de répondre à notre question initiale : la tripartition proposée, si elle définit bien la spécificité du symbolique et trace un champ de recherches pour la sémiologie, lui constitue-t-elle un objet propre et appelle-t-elle une méthodologie originale ? "Le symbolisme, écrit Molino, n'est à personne, ni au psychologue, ni au sociologue, ni au psychanalyste, ni à l'anthropologue, ni à l'historien des sciences. Nous ne voulons pas dire par là que le symbolisme appartient au sémiologue, nouvelle incarnation du prophète de la totalité. Bien au contraire, car il n'y a pas de sémiologie générale, si l'on entend par là la science globale qui rendrait compte de l'ensemble des faits symboliques. Le projet — provisoire — d'une sémiologie ne peut consister qu'en la reconnaissance, aujourd'hui et maintenant, de la consistance propre et de la spécificité du symbolique — en partie au moins fondée sur la triple dimension de son existence poïétique, neutre, esthésique. [...] La sémiologie — si sémiologie il y a — ne menace personne. [...] Elle essaye seulement, en faisant appel à toutes les ressources que lui offrent toutes les disciplines qui traitent sérieusement du symbolique, d'en mener à bien l'analyse." (1975). Lorsqu'il lui a été demandé une contribution au numéro "Sémiologie et idéologie" de la revue montréalaise *Sociologie et sociétés*, il est caractéristique que Molino n'ait pas écrit une "sémiologie de l'idéologie", mais une "critique sémiologique de l'idéologie". Pour l'instant, le mot de *sémiologie* reste un emblème utile pour rassembler tous ceux qui, dans un domaine donné et circonscrit — la littérature, le cinéma, la musique — tentent de renouveler les méthodes d'analyse traditionnelles à partir d'une problématique sémiologique commune et d'un accord minimal sur certains principes (en particulier dans notre conception, l'explicitation) : c'est la raison pour laquelle nous maintenons, en ce qui nous concerne et malgré les hésitations ou les doutes de certains, le concept de *sémiologie musicale*. Mais du point de vue de son existence comme discipline, la

sémiologie n'est pas encore un substantif, seulement un adjectif, et nous pouvons efficacement travailler, non sur un objet spécifique ni avec une méthodologie autonome, mais, plus exactement, *d'un point de vue sémiologique*.

Jean-Jacques Nattiez
Université de Montréal

BIBLIOGRAPHIE

- BALLY, C. (1939), "Qu'est-ce qu'un signe ?", *Journal de psychologie normale et pathologique*, XXXV(3-4) : 161-174.
- BARTHES, R. (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- (1964), "Présentation", *Communications*, 4 : 1-2.
- BENVENISTE, E. (1939), "Nature du signe linguistique", *Acta Linguistica* I, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 49-55.
- BUYSSENS, E. (1943), *les Langages et le discours*, Bruxelles, Office de publicité.
- (1967), *la Communication et l'articulation linguistique*, Paris, P. U. F.
- CASSIRER, E. (1923-1931), *Philosophie der symbolischen Formen*, Berlin, éd. par B. Cassirer; traduction française (1972), *la Philosophie des formes symboliques*, Paris, Minuit, 3 vol.
- FREGE, G. (1971), *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil.
- GARDIN, J.-C. (1974), *les Analyses de discours*, Paris, Delaschaux et Niestlé.
- GRANGER, G.-G. (1965), "Objets, structure et signification", *Revue internationale de philosophie*, LXXIII(3) : 251-290.
- (1968), *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Colin.

- HILBERT, D. (1922), "Neubegründung der Mathematik", *Abhandlungen aus dem mathematischen Seminar der hamburgischen Universität*, I : 157-177; repris dans *Hilbertiana*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1964, p. 12-32.
- HJELMSLEV, L. (1943), *Prolegomena to a Theory of Language*, Copenhagen, Ejnar Munksgaard ; traduction française (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- JAKOBSON, R. (1966), "À la recherche de l'essence du langage", dans *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, p. 22-38.
- JOYAU, J. (1969), *le Langage, cet inconnu*, Paris, Denoël-SGPP.
- KOERNER, E. F. K. (1972), *Contribution au débat post-saussurien sur le signe linguistique*, La Haye, Mouton.
- LEVI-STRAUSS, C. (1949), *les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, P. U. F.
- (1955), "The Structural Study of Myth", *Journal of American Folklore*, vol. 68, n° 270 ; repris dans *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, chap. XI.
- MARTINET, A. (1949), "la Double Articulation linguistique", *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, V : 30-37; repris dans *la Linguistique synchronique*, Paris, P. U. F., 1970, p. 17-27.
- MARTINET, J. (1973), *Clefs pour la sémiologie*, Paris, Seghers.
- MATEJKA, L. (1975), "le Formalisme taxinomique et la sémiologie fonctionnelle pragoise", *l'Arc*, 60 : 29-37.
- METZ, C. (1966), "les Sémiotiques ou sémies", *Communications*, 7 : 146-157.
- MOLINO, J. (1975), "Fait musical et sémiologie de la musique", *Musique en Jeu*, 17 : 37-62.
- MORRIS, C. (1938), "Foundations of the Theory of Signs", *International*

- Encyclopedia of Unified Sciences*, vol. 1, n° 2 ; traduction française partielle (1974), *Langages*, 35 : 15-26.
- MOUNIN, G. (1959), "les Systèmes de communication non linguistiques et leur place dans la vie du XX^e siècle", *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, LIV(1) : 176-200 ; repris dans Mounin, (1970) p. 17-39.
- (1970), *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit.
- NATTIEZ, J.-J. (1973), "Quelques problèmes de la sémiologie fonctionnelle", *Semiotica*, IX(2) : 157-190.
- (à paraître), *Fondements d'une sémiologie de la musique*, Paris, U. G. E. "10/18", 2 vol.
- OGDEN, C. K. et I. A. RICHARDS (1923), *The Meaning of Meaning*, cité d'après l'édition de 1970, New York, Harcourt, Brace and World.
- OSOLSOBĚ, I. (1963), "Czechoslovak Semiotics Past and Present", *Semiotica*, IX(3) : 140-156.
- PAULUS, J. (1969), *la Fonction symbolique et le langage*, Bruxelles, Dessart.
- PEIRCE, C. S. (1867), "Sur une nouvelle liste des catégories", *Actes de l'Académie américaine des Arts et des Sciences*.
- (1932), *Collected Papers*, vol. 2 : *Elements of Logic*, Cambridge Harvard University Press.
- PRIETO, L. J. (1966), *Messages et signaux*, Paris, P. U. F.
- (1969), "la Sémiologie", dans *le Langage*, Paris, Gallimard, "Encyclopédie de la Pléiade", p. 93-114.
- RICOEUR, P. (1969), *le Conflit des interprétations*, Paris, Seuil.
- SAUSSURE, F. de (1922), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot ; édition critique de T. de Mauro, *ibid.*, 1972.

SECHEHAYE, A. (1917), "les Problèmes de la langue à la lumière d'une théorie nouvelle", *Revue philosophique*, LXXXIV : 1-30.

SPERBER, D. (1974), *Le Symbolisme en général*, Paris, Hermann.

TREMBLAY-QUERIDO, C. (1973), "Vers une science des systèmes symboliques", *Sociologie et sociétés*, V(2) : 3-15.

WAHL, F. (1973), "Introduction générale" (1968), dans D. Sperber, *Le Structuralisme en anthropologie*, Paris, Seuil, "Qu'est-ce que le structuralisme ?", n° 3, p. 7-13.